



Structure informationnelle et genre : le cas de la communication de congrès

Shirley Carter-Thomas, Elizabeth Rowley-Jolivet

► To cite this version:

Shirley Carter-Thomas, Elizabeth Rowley-Jolivet. Structure informationnelle et genre : le cas de la communication de congrès. Jocelyne Fernandez-Vest; Shirley Carter-Thomas. Structure informationnelle et particules énonciatives : essai de typologie, 1-2, L'Harmattan, pp.137-167, 2004, Grammaire & cognition, 2-7475-5888-6. halshs-00291602

HAL Id: halshs-00291602

<https://shs.hal.science/halshs-00291602>

Submitted on 27 Jun 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Version 1

Structure informationnelle et genre : le cas de la communication scientifique de congrès en anglais

Shirley CARTER-THOMAS et Elizabeth ROWLEY-JOLIVET

Cadre général

1.1 Motivations et description du corpus

Nous souhaitons étudier en quoi, à l'intérieur d'un seul système de langue, les formes (les structures morpho-syntaxiques) utilisées pour exprimer la structure informationnelle diffèrent selon le contexte situationnel et énonciatif. Notre étude s'inscrira dans une approche de genre. Une analyse de la structure informationnelle d'un discours donné nous semble, en effet, tirer bénéfice d'une association à une réflexion sur les conditions précises dans lesquelles ce discours est produit, permettant ainsi de cerner de plus près ses caractéristiques linguistiques par rapport à tout autre genre de discours.

Le genre choisi comme point de départ de cette étude est la communication orale présentée en anglais lors de congrès scientifiques. Ce choix de corpus est en relation avec nos contextes professionnels respectifs. En tant qu'enseignants d'anglais scientifique dans des écoles d'ingénieurs, nous devons former nos élèves-ingénieurs à faire des présentations orales scientifiques. Nous sommes fréquemment sollicités également par nos collègues enseignants-chercheurs francophones dans la préparation de leurs communications de congrès ainsi que dans la rédaction de leurs articles en anglais. Or, lorsque le scientifique parle de ses travaux il s'exprime d'une façon complètement différente de celle utilisée

lorsqu'il écrit (Carter-Thomas & Rowley-Jolivet 2001 ; Ventola *et al.* 2002).

Afin d'en savoir plus sur ces différences, nous avons rassemblé un corpus qui consiste en la transcription de l'enregistrement sur bande vidéo de neuf communications orales faites par des chercheurs scientifiques anglophones lors d'un congrès en physique et les neuf articles de recherche correspondant à ces communications dans la version publiée dans les Actes de ce même congrès¹. Les constantes sont : les sujets de la recherche scientifique (identique), l'auteur (l'orateur est dans tous les cas l'un des auteurs de l'article écrit), les destinataires (d'autres spécialistes dans le domaine de la physique), et la manifestation (le congrès en physique).

Cependant, malgré ces ressemblances apparentes, la communication orale dans le domaine de la recherche scientifique présente des différences syntaxiques importantes avec l'article correspondant. Ces différences sont particulièrement sensibles en ce qui concerne l'utilisation des structures syntaxiques spécialisées – les clivées, les passifs, les dislocations, l'inversion, etc. – c'est-à-dire les structures qui jouent un rôle important dans l'expression de la structure informationnelle. Notre postulat de départ est que la maîtrise du flux d'information nécessite une organisation syntaxique adaptée au mode et au contexte énonciatif en question et que, si l'énonciateur emploie une forme plutôt qu'une autre, c'est parce que la fonction communicative le requiert.

1.2 Structure informationnelle

La conception de la structure informationnelle adoptée ici est globalement inspirée des travaux de l'école de Prague (Daneš 1964, 1974 ; Firbas 1992) et, en particulier, du courant qui privilégie une réflexion sur la charge informative des constituants de l'énoncé (ce que l'on appelle souvent la répartition donné/nouveau). En effet, tout en considérant le thème comme le centre organisateur de l'énoncé, 'ce dont on parle', nous jugeons important de prendre également en considération une réflexion sur

¹ Voir Appendice 1 pour la liste des présentations orales et d'articles qui constituent ce corpus.

le statut référentiel des éléments thématiques et rhématiques de l'énoncé, et leur degré d'accessibilité pour les interlocuteurs. Une telle perspective nous semble la mieux adaptée à une étude de nature discursive telle que nous l'envisageons, dans la mesure où elle nous permet de prendre en compte le contexte extérieur au sens large et d'étudier l'agencement des blocs thématiques et rhématiques (et le développement de l'information), non seulement au niveau local mais également à un niveau inter-phrastique.

D'une manière générale la structure informationnelle non marquée implique une organisation allant de gauche à droite. Le thème, véhiculant des éléments d'information considérés comme cognitivement accessibles pour les récepteurs (les éléments 'donnés' ou 'connus') figure à gauche avant le rhème. Le rhème, apportant un complément d'information sur les éléments présentés comme thème, figure à droite. L'organisation de la proposition suit ainsi un ordre de valeur d'information croissante. Le plus grand dynamisme communicatif (selon l'expression de Firbas) se trouve focalisé sur les éléments véhiculant une importante charge informative à la fin de la proposition. Cette augmentation de charge informative se reflète très souvent dans la longueur et la complexité des constituants. Des constituants très longs et complexes auront tendance à figurer en fin de proposition – le principe de 'end-weight' –, facilitant ainsi le travail demandé au récepteur. À l'oral cette augmentation de dynamisme communicatif a souvent son point culminant dans l'accent tonique placé sur un élément en fin de proposition – le focus (bien que ceci ne soit pas le cas dans toutes les langues). Cependant en anglais 'end-weight' et focus ont tendance à tirer les éléments importants vers la droite de la proposition.

Sur le plan syntaxique la structure informationnelle non marquée correspondra souvent en anglais à une structure SV(O), où le sujet grammatical d'un verbe à la forme active joue le rôle de thème et le groupe verbal celui de rhème. Toutefois, cet ordre canonique n'est pas toujours adapté aux besoins de la communication et l'émetteur peut choisir une autre configuration syntaxique. L'émetteur peut également choisir de modifier l'organisation non marquée de la structure informationnelle. Dans ces deux cas l'émetteur aura besoin d'un éventail de ressources linguistiques, prosodiques et morpho-syntaxiques, afin de signaler

sans ambiguïté ce qu'il considère comme les informations saillantes.

Nous avons choisi tout particulièrement de concentrer notre attention sur certaines de ces ressources linguistiques syntaxiques (souvent appelées structures spécialisées dans la littérature) – des structures ayant un rôle important à jouer dans l'expression de la structuration informationnelle, dans la mesure où elles permettent à l'émetteur de manipuler l'ordre des constituants de l'énoncé et donc de signaler d'une façon explicite une certaine interprétation sur le plan informationnel (Carter-Thomas 1998, 2000).

Nous souhaitons cerner les interactions entre ce niveau informationnel et le contexte énonciatif et situationnel. Qu'est ce qui influence les stratégies informationnelles et comment ces stratégies se manifestent-elles dans les formes morpho-syntaxiques employées ?

Genre

2.1 Définition générale

Pour répondre aux questions posées dans le paragraphe précédent, il nous semble qu'une approche générique peut être éclairante car elle permet justement de tenir compte des conditions précises de la production du discours concerné. Par 'genre' nous entendons une forme discursive qui s'est développée en réponse à une situation – et donc à un besoin – de communication récurrente dans une communauté donnée. Un genre a donc un fort ancrage social. Sans posséder nécessairement une organisation formelle rigide, il présente néanmoins des régularités ou constantes dans son organisation interne, son contenu et ses caractéristiques linguistiques ou, d'une manière plus générale, sémiotiques. Ces constantes composent un schéma d'attentes qui facilite la communication entre les interlocuteurs dans la situation en question.

Dans le domaine du discours scientifique, il existe plusieurs 'genres' discursifs, facilement reconnaissables par les acteurs concernés : l'article de recherche, le cours magistral, le poster, la communication de congrès, etc.. Nous proposons de caractériser le contexte énonciatif de l'un de ces genres, la communication de congrès, en le comparant avec celui de l'article de recherche.

2.2 La communication orale de congrès

La communication orale de congrès comporte trois contraintes génériques particulièrement importantes, nous semble-t-il.

La première concerne les contraintes cognitives du traitement, en temps réel, de l'information, aussi bien par l'orateur que par les auditeurs (Chafe 1987 ; Fernandez 1994). Ces contraintes auront une incidence sur les stratégies utilisées par l'orateur pour faciliter le traitement de l'information par son public, ainsi que sur la densité et le type d'information qu'il pourra transmettre, et sur les structures dont il aura – ou n'aura pas – besoin pour ce faire.

Le discours scientifique possède en général une haute densité informationnelle. Dans l'article de recherche scientifique le chercheur doit inclure dans son texte une somme importante de connaissances établies (les références à la littérature du domaine concerné sont très importantes). Il doit également délimiter très clairement l'apport de sa propre contribution. Sur le plan syntaxique cette haute densité d'information est obtenue surtout grâce à la nominalisation et aux groupes nominaux complexes. La nominalisation permet de condenser en un nom une proposition complète et donc souvent de présenter comme thème un groupe très dense ; les modifications en cascade permettant une grande précision. Or les groupes nominaux complexes de l'article rédigé sont difficiles à produire ainsi qu'à assimiler par l'auditoire. Dans les communications orales les groupes nominaux thématiques sont très courts de manière générale et consistent souvent en un seul pronom

Une autre différence générique concerne le rapport entre les interlocuteurs. Dans l'article de recherche écrit il existe un grand souci d'objectivité. Le chercheur est très prudent dans tout ce qu'il affirme et se présente à son lecteur comme un observateur objectif, dépourvu de toute subjectivité qui pourrait diminuer la validité et la portée scientifiques de son propos. Cependant, devant un auditoire physiquement présent, un monologue trop impersonnel serait mal adapté au contexte (d'où peut-être un emploi du passif très réduit). Il faut noter aussi que la très grande majorité des orateurs scientifiques ne lisent pas un texte rédigé mais commentent

librement leurs projections sans recourir à des notes. Il s'agit donc d'un oral préparé, certes, mais communiqué d'une manière assez spontanée.

Une dernière contrainte, mais spécifique cette fois à la communication de congrès, concerne la nécessité pour l'orateur d'intégrer deux canaux de communication : le canal verbal et le canal visuel. Lors des communications de congrès scientifiques, un grand nombre de transparents visuels sont projetés à l'écran et accompagnent en permanence les paroles de l'orateur. Ces transparents utilisent parfois la sémiotique linguistique mais le plus souvent font également appel à des sémiotiques non linguistiques – sémiotique visuelle ou mathématique – pour transmettre l'information. Une des tâches importantes de l'orateur est de constamment veiller à bien intégrer les informations visuelles dans la trame linguistique de son commentaire verbal.

Comment alors le locuteur gère-t-il toutes ces contraintes ? Quelles sont les stratégies informationnelles adoptées et comment celles-ci se manifestent-elles dans les formes morpho-syntaxiques employées ?

Analyse quantitative

Le tableau ci-dessous permet de comparer l'utilisation d'un certain nombre de structures syntaxiques spécialisées dans les deux genres examinés.

Structure	Art*	Comm	Acad	Conv
Passifs	480 32%	172 9%	25%	2%
Extraposition	54	9	+	–
Inversion	0	61	–	+
Clivées	2	2	+	–
Pseudo-clivées	0	31	–	+
Dislocations à gauche :			–	+
- Terme introducteur	7	9		
- Avec reprise	0	6		
pronominale	0	15		
- Topicalisation (sans reprise)				

Tableau 1. Comparaison quantitative : Occurrences des structures syntaxiques spécialisées.

(*) nombre de mots : 19 475 (articles) et 19 502 (communications orales)

nombre de propositions : 1 489 (articles) et 2 063 (communications orales).

Les deux premières colonnes du tableau indiquent ainsi le nombre d'occurrences pour chacune des structures spécialisées dans notre corpus : 9 communications orales faites par des chercheurs scientifiques anglophones lors d'un congrès de physique et les 9 articles de recherche correspondant à ces communications dans la version publiée dans les Actes du même congrès. On peut constater que la taille de chaque série, exprimée en nombre de mots, est sensiblement identique, même si l'on observe un nombre de propositions nettement inférieur à l'écrit, en raison d'une densité verbale plus faible. A titre de comparaison nous avons reporté dans les deux dernières colonnes des indications sur la fréquence relative de ces structures dans deux registres très contrastés – la recherche académique écrite (Acad) et la conversation courante (Conv). Ces indications sont tirées de l'ouvrage récent de Douglas Biber *et al* (1999) sur la grammaire de l'anglais écrit et parlé, ouvrage basé sur l'analyse d'un corpus de 40 millions de mots. Le signe + ou – signifie que la structure en question est plus ou moins fréquente dans un registre donné.

Ce tableau montre clairement des différences importantes dans l'utilisation des structures syntaxiques spécialisées dans l'anglais scientifique écrit et dans les présentations orales. Des structures qui sont très fréquentes dans un mode de communication sont absentes ou peu sollicitées dans l'autre, ce qui suggère que les stratégies mises en œuvre pour signaler la structure informationnelle sont fortement contraintes par le mode de communication employé.

Nous n'allons pas examiner par le menu l'emploi du passif dans cet article, étant donné que son utilisation dans l'anglais scientifique écrit a déjà été longuement étudiée (Banks 1993, Tarone *et al* 1998). Le pourcentage de passifs dans notre corpus d'articles scientifiques (32%) correspond aux résultats d'autres études de l'anglais scientifique écrit ; le pourcentage inférieur

(25%) cité par Biber *et al* peut s'expliquer par le fait que le registre Acad inclut non pas seulement des articles scientifiques mais également des articles d'autres domaines académiques (économique, linguistique) où le passif est moins employé. Il est également important de signaler que la fréquence très élevée de passifs dans notre corpus concerne seulement les articles scientifiques écrits. Dans notre corpus de communications orales le passif est relativement peu employé (seulement 9% des propositions). Il y a sans doute une corrélation à établir ici entre la proportion importante d'éléments thématiques inanimés à l'écrit par rapport au nombre élevé d'éléments thématiques animés (pronoms personnels) dans la communication scientifique orale (Rowley-Jolivet 2001).

Si nous regardons les autres structures spécialisées auxquelles nous porterons une attention toute particulière dans cet article, à savoir, *l'extraposition*, *l'inversion*, *les pseudo-clivées* et les *dislocations à gauche*, nous constatons que leur distribution est également très dépendante du mode de communication adopté. *L'extraposition*, autre structure que l'on associe généralement au discours scientifique, n'est caractéristique que du discours écrit. On trouve très peu d'occurrences dans les communications orales.

Quant à *l'inversion* et aux *pseudo-clivées*, nous constatons le phénomène inverse. Il n'existe aucune occurrence de ces structures dans les articles écrits mais un nombre non négligeable dans les communications orales. En ce qui concerne les clivées, nous traiterons dans cette étude seulement le cas des pseudo-clivées car nous n'avons pratiquement aucun exemple de phrase clivée en '*it*' dans nos deux corpus. Enfin, pour les *dislocations/topicalisations*, nous examinerons seulement les groupes nominaux détachés à gauche (et non pas les dislocations à droite et les post-rhèmes). Sous cette appellation nous avons inclus les éléments placés en tête de proposition au moyen de certains termes introducteurs, les dislocations avec reprise anaphorique et les topicalisations sans reprise. Nous reviendrons sur ces catégories adoptées mais pour l'instant nous remarquons, comme on pouvait s'y attendre, que le phénomène de dislocation est plus important à l'oral que dans les articles considérés.

D'une façon générale, si nous comparons les chiffres relevés dans notre propre corpus avec les indications fournies dans

l'ouvrage de Biber *et al*, il semblerait évident que les caractéristiques de la communication scientifique de congrès s'apparentent beaucoup plus à celles de la conversation qu'à celles de la recherche académique écrite, et ce quelle que soit la structure spécialisée examinée.

4. Analyse qualitative

4.1 L'extraposition

Nous examinerons en premier lieu l'extraposition dont on trouve six fois plus d'occurrences dans les articles scientifiques écrits que dans les communications scientifiques orales (cf. Tableau 1). Nous nous efforcerons de décrire le rôle de cette structure sur le plan informationnel à l'écrit et de suggérer quelques explications pour sa quasi-absence dans les présentations scientifiques orales.

L'extraposition est une opération qui permet de déplacer en fin d'énoncé une proposition entière (il s'agit dans notre corpus des propositions infinitives ou des propositions conjonctives en 'that') ; la proforme '*it*' qui marque la place du constituant extraposé est sémantiquement vide et renvoie au syntagme placé en dehors de la phrase matrice.

- (1) *it is advantageous to stress the blocks to the maximum electric field that can be safely tolerated without breakdown. (A4)*²
(Il est avantageux de soumettre les blocs au maximum de champ électrique qui peut être toléré sans danger avant claquage)

Tout d'abord, nous constatons que l'extraposition permet une répartition plus équilibrée de la charge informative sur l'ensemble de l'énoncé. C'est la proforme '*it*' qui remplit le rôle de thème dans la phrase matrice, son contenu se trouvant inclus dans la proposition extraposée. Dans une version non extraposée (*), le thème serait surchargé :

² Les exemples tirés de notre corpus d'articles scientifiques sont signalés par la lettre 'A' suivie du numéro de l'article, ceux tirés des présentations orales sont précédés de la lettre 'P'.

*to stress the blocks to the maximum electric field that can be safely tolerated without breakdown is advantageous.

L'utilisation de l'extraposition évite cette surcharge informationnelle en début de proposition et respecte de la sorte, ce que les grammairiens anglais appellent, le principe de 'end-weight'. Lié à ce premier point est le fait qu'un thème long et complexe comme celui de la version non extraposée contienne certainement plusieurs éléments d'information nouveaux. En ayant recours à l'extraposition, le scripteur garantit la rhématisation de ces éléments.

Une autre fonction majeure de l'extraposition a trait à la modalisation des énoncés ou aux précautions discursives. L'extraposition permet au chercheur de thématiser le jugement qu'il porte sur la validité de l'information contenue dans la proposition extraposée, tout en rendant ce jugement plus 'objectif' en le positionnant dans la phrase introduite par '*it*'; le chercheur peut ainsi concilier son souci d'objectivité avec la nécessité rhétorique de convaincre le lecteur. Nous remarquons en passant que dans la linguistique systémique, l'extraposition est appelée justement 'commentaire thématisé' (Thompson 1996 : 129-130).

Toutefois, pourquoi trouvons-nous si peu d'occurrences d'extraposition dans les communications orales ? Pour tenter d'expliquer cette absence, nous avons comparé tous les passages où figure l'extraposition dans l'article avec les passages de l'oral où les mêmes informations scientifiques sont présentées, afin de voir quelles structures syntaxiques sont utilisées dans ce mode. Toutefois, dans deux cas sur cinq une telle comparaison s'avère impossible car l'information contenue dans la proposition extraposée de l'écrit est simplement omise à l'oral. Ceci est particulièrement le cas lorsque l'extraposition est employée dans deux sections de l'article scientifique – Introduction et Méthode Expérimentale. Ces sections sont souvent très brèves, voire absentes, dans la communication orale pour des raisons à la fois de contraintes de temps et d'attentes génériques, entraînant des différences de contenu entre l'article et la communication orale correspondante.

Dans les cas restants, où les mêmes informations scientifiques sont présentes dans les deux modes, il n'y a pas de parallélisme syntaxique : aucune des occurrences d'extraposition à l'écrit ne donne lieu à une proposition extraposée à l'oral.

Une raison en est que, comme nous venons de le voir, cette structure permet d'éviter de surcharger le thème par un groupe nominal très long et complexe. Or cette considération n'est pas pertinente dans les communications orales, car dans la moitié des propositions, le thème est un simple pronom. D'ailleurs la modification du groupe nominal est généralement très 'allégée' et souvent fractionnée en plusieurs segments brefs. Regardons par exemple le passage de l'oral qui correspond 'scientifiquement' à l'exemple de l'extraposition étudié précédemment :

- (1) **it** is advantageous to stress the blocks *to the maximum electric field that can be safely tolerated without breakdown.* (A4)
(Il est avantageux de soumettre les blocs au maximum de champ électrique qui peut être toléré sans danger avant claquage)
- (2) *you want to stress it as far as possible and that's limited by the breakdown field* (P4) →
(on veut le contraindre autant que possible, et c'est limité par le champ de claquage)

Tandis que dans l'article écrit l'emploi de l'extraposition permet au rédacteur d'éviter le positionnement d'une proposition complexe en tant que thème, une telle stratégie s'avère inutile à l'oral. Dans l'exemple du corpus oral cité ci dessus il n'existe pas de surcharge au niveau des thèmes. Les thèmes des deux énoncés sont déjà courts et la progression linéaire opérée dans la deuxième proposition permet au locuteur de fournir progressivement à l'assistance les explications nécessaires³. Ce sont les contraintes de traitement de l'information en temps réel, autant pour l'orateur que pour le public, qui expliquent sans doute en partie ces différences.

L'emploi de l'extraposition comme stratégie de modalisation ne s'applique pas non plus aux communications orales, où les

³ Pour les différents types de progressions thématiques employés dans l'anglais scientifique, voir Carter-Thomas 1999 : 139-148.

orateurs ont tendance à exprimer leurs jugements et commentaires d'une manière plus directe, en utilisant la première personne et un verbe à la forme active.

ARTICLE	COMM ^N ORALE
It is shown that	We've demonstrated
It seems that.	We think that probably
It is possible to define	We can define
It seemed that	We've developed an opinion
It has been found that	We find in practice
It can be implied	We know
It is believed that	We believe
It is shown	We've shown
It is hoped that X	X was a thought

Tableau 2. Extraposition : Comparaison article/communication orale

Comme le tableau ci-dessus le montre, il existe une correspondance entre l'emploi du passif et l'emploi de l'extraposition dans les articles. En effet, la moitié des occurrences d'extraposition dans les articles comportent un verbe à la forme passive. Dans les communications orales en revanche, les précautions discursives caractéristiques de l'article écrit sont absentes : les chercheurs expriment leurs avis d'une façon directe. Une dernière raison mineure de l'absence d'extraposition à l'oral est que le renvoi au transparent projeté à l'écran se fait soit par un déictique (*This shows...*) soit par l'inversion (*here's...*), tandis qu'à l'écrit les schémas sont à nouveau signalés au moyen d'une proposition extraposée (*it can be seen in figure 3 that*).

Il nous semble que deux aspects méritent d'être soulignés à propos de l'extraposition :

- premièrement, les conventions du genre discursif ont une incidence forte sur les stratégies utilisées pour organiser la répartition de l'information : conventions stylistiques en ce qui concerne la modalisation des énoncés ou conventions de contenu scientifique ;

- deuxièmement, les contraintes contextuelles – nécessité de traitement en temps réel de l'information à l'oral, par exemple – ont également une incidence importante sur l'expression de la structure informationnelle.

4.2 L'inversion

Nous n'avons aucun exemple d'inversion sujet/verbe dans les articles écrits, mais nous en avons une proportion significative (plus de 60) dans les présentations orales. Dans tous ces exemples, le terme introducteur est un adverbe ou un syntagme adverbial ('here' ou une autre expression adverbiale) et le verbe est la copule 'be'.

Termes introducteurs	Occ.
here (here's / here are)	44
there (there's / there are)	7
autres circonstants de lieu	10
<ul style="list-style-type: none"> • on this axis is... • out to the left is... • in the centre is...etc. 	

Tableau 3 . Inversion Sujet/Verbe dans les communications orales : termes introducteurs

Oral : 61 occurrences.

Articles : 0 occurrences.

L'inversion implique la manipulation syntaxique de la proposition.

- (3) *on this axis is electric field and here's the lagtime to breakdown (P4)*
 (sur cet axe est représenté le champ électrique et voici le temps de retard avant le claquage)

Dans cet exemple le complément adverbial est placé en position initiale et nous assistons à l'inversion consécutive du verbe 'copule' et du sujet syntaxique – l'antéposition du verbe (par rapport au sujet syntaxique) étant en fait fortement contrainte syntaxiquement par la position initiale de l'adverbe, puisque ce terme est constitutif du prédicat lui-même.

Ce type d'inversion a une fonction présentative, un peu comme la structure présentative '*there*', et permet l'introduction d'une nouvelle entité dans le rhème. Une fois introduit cet élément est cognitivement disponible et peut servir de thème dans une proposition ultérieure.

Nouveau

- (4) *here's a picture of one of the devices. **This one** has plastic insulation, **it** runs to 2 or 300 kV reliably (P2)*
(voici une photo d'un des appareils, celui-ci comporte un isolant en plastique, il fonctionne de manière fiable entre 2 et 300 kV)

L'utilisation fréquente de cette structure semblerait directement liée aux trois caractéristiques énonciatives de la présentation orale scientifique. La première concerne la présence des deux canaux de communication : le canal verbal et le canal visuel. Comme nous le voyons, d'après le tableau 2, dans tous les cas d'inversion étudiés, les termes introducteurs ont une fonction déictique, signalant l'introduction d'un nouvel élément visuel projeté à l'écran ou bien signalant un endroit spécifique sur le transparent projeté. Très souvent, par exemple le déictique '*here*' est le premier mot prononcé lorsque l'orateur place un transparent sur le rétroprojecteur :

- (4) ***here's** a picture of one of the devices (P2)*
(voici une photo d'un des appareils)
- (5) ***here's** a typical confrontation with the EXPERIMENTAL and computer simulation data (P11)*
(voici une confrontation typique entre données expérimentales et simulées)

Ce terme sert à focaliser l'attention du public sur le canal visuel. La fréquente utilisation de ce type d'inversion dans les présentations orales par les scientifiques semblerait donc directement liée au contexte discursif, contexte dans lequel le conférencier doit intégrer des données du canal visuel et des

données du canal verbal. Il doit d'abord inciter l'assistance à regarder le transparent avant d'expliquer ce qu'ils peuvent y voir.

Nous aimerions suivre Enkvist en appelant ceci une 'stratégie textuelle', une stratégie qui dans ce cas, provoque un soi-disant bouleversement de l'ordre canonique (SVO). Ce sont les exigences du discours qui déterminent la structure informationnelle appropriée et la configuration syntaxique qui suit.

... the syntactic arrangement of the sentence is not independent but subservient to a text strategy. The discourse is the father of the text, not vice versa, and each sentence must serve its discourse and text by confirming [sic] to its general strategic principles and thus linking up, deictically and stylistically, with the discoursal situation (Enkvist 1991 : 16)

Une deuxième fonction de ce type d'inversion dans les présentations scientifiques orales relève du fait que les adverbiaux initiaux servent également à segmenter le texte en séquences ou sous-séquences. On pourrait considérer que chaque transparent projeté constitue en quelque sorte une séquence, une séquence initialisée par l'expression adverbiale. Dans plusieurs cas, il existe également des sous-séquences (ou hyponymies) à l'intérieur d'un segment. Celles-ci sont souvent signalées en mettant à la tête de la proposition une autre expression adverbiale plus précise comme dans l'exemple (5) :

- (5) *Here's a typical confrontation with the experimental and computer simulation data on the left are the [experimental] measurements...and on the right are the corresponding curves (P11)*
(voici une confrontation typique entre données expérimentales et simulées, à gauche sont.. à droite sont)

Après avoir signalé ici le début d'une nouvelle séquence au moyen de l'adverbiale 'here', l'orateur signale ainsi des sous-séquences au moyen d'autres expressions adverbiales ('on the left', 'on the right'). De cette manière, les explications à propos du transparent

projeté sont segmentées en morceaux plus digestes pour l'auditoire.

Nous remarquons que, dans tous les cas d'inversion dans notre corpus, les adverbiaux initiaux sont des circonstants de lieu. Il semblerait que l'on se trouve en présence ici de ce que Bernard Combettes (1983 : 100-101), dans un passage sur la progression à thème dérivé, a appelé l'hyperthème du type "répartition dans l'espace". Comme il l'explique, cet hyperthème n'est pas nommé tel quel dans le contexte mais est souvent implicite, et doit être 'déduit' du retour des circonstants localisateurs en position de thème. Dans les communications orales scientifiques, cet hyperthème est verbalement implicite, mais est exprimé visuellement par la représentation spatiale sur le transparent.

Une troisième caractéristique du contexte énonciatif qui peut expliquer le recours fréquent à l'inversion concerne le principe de 'end-weight'. Dans tous les cas d'inversion relevés le groupe nominal est beaucoup plus complexe que le terme introducteur et contient des éléments d'information nouveaux :

- (6) *..here is two measurements of power density as a function of angle away from the central line of the horn antenna (P14)*
(voici deux mesures d'éclairement énergétique en fonction de l'angle par rapport à l'axe central du cornet)

L'inversion permet au locuteur de positionner de tels éléments complexes à la fin de la proposition et de cette façon facilite le travail demandé au récepteur. Cette structure contribue ainsi à créer le flux d'information adapté aux contraintes du traitement en temps réel.

L'utilisation de l'inversion dans le contexte de la présentation scientifique orale semblerait tout à fait adaptée aux besoins de la communication. De plus, dans plusieurs cas (cf. exemple 6), l'adverbial 'here's' fonctionne comme un bloc déictique. Il n'y a pas d'accord avec le sujet pluriel dans ce cas. Dans ce cas c'est la structure non-inversée qui aurait paru étrange ; nous aurions donc tort de considérer cette structure comme une simple variante d'un énoncé canonique.

- (5) *here's a typical confrontation with the experimental and computer simulation data (P11)*
**a typical confrontation with the experimental and computer simulation data is here*
**here a typical confrontation with the experimental and computer simulation data is*

En effet, dans l'exemple ci-dessus seule la structure inversée semblerait acceptable.

4.3 Les pseudo-clivées

Notre corpus ne comporte pratiquement pas d'occurrences de la clivée en '*it*', mais nous avons un certain nombre de pseudo-clivées en '*wh*', toutes dans les communications orales (voir Tableau 1). Les pseudo-clivées peuvent être de deux types (Weinert & Miller 1996) : pseudo-clivées régulières et pseudo-clivées inversées.

Les pseudo-clivées régulières ont la forme suivante : WH-P' is X. Dans la clivée inversée, en revanche, le constituant clivé se trouve au début de la proposition : X is WH-P'

4.3.1 La pseudo-clivée régulière

La pseudo-clivée régulière en '*wh*', tout en respectant la structure informationnelle non-marquée thème/rhème (c'est-à-dire les éléments cognitivement accessibles ou connus figurent avant les éléments nouveaux) permet d'accentuer la division entre connu/donné et nouveau par une coupure, ou clivage, de l'énoncé de départ. Par conséquent, cette structure incite l'auditeur à prêter plus d'attention à l'information présentée comme nouvelle qui est placée en position de focus.

- (7) *So what do I mean by pulse sharpening using non-linear ferroelectric dielectrics ?*
*well, **what we're talking** is pulses in the voltage range of about here* *10 to 40 KV with a peak current in the range of ... (P4)*
- Donné** **Nouveau**

(ce dont il est question ici, ce sont des impulsions entre 10 et 40 kV avec un courant maximal entre...)

L'exemple reproduit ici en est une illustration. Cet extrait se situe tout au début d'une communication. L'information dans la subordonnée nominalisée introduite par *what* est présupposée : elle a déjà été activée par la question rhétorique posée immédiatement auparavant par l'orateur. La pseudo-clivée permet à l'orateur de focaliser l'attention sur la précision à venir : elle prépare le public ou l'avertit qu'une information importante est imminente. Sans la pseudo-clivée, cette information aurait reçu moins d'impact.

La pseudo-clivée semblerait ainsi avoir deux fonctions principales :

- elle facilite le traitement de l'information par l'auditeur, ralentissant le flot discursif en clivant la proposition en deux parties distinctes.
- elle permet, par cette 'mise en scène' de rendre plus saillantes les informations véhiculées par le thème.

Autrement dit, l'emploi de pseudo-clivées permet de fournir aux récepteurs des consignes précises pour l'interprétation de l'information. Lorsque l'on compare les passages comportant une pseudo-clivée à l'oral, avec les passages correspondants de l'article où la même information scientifique est présentée, on ne trouve pas une telle focalisation explicite.

On pourrait également considérer la pseudo-clivée comme faisant partie d'une stratégie discursive interactive. En employant une pseudo-clivée, le locuteur répond en quelque sorte, par le focus, à une question que son interlocuteur serait en train de se poser. Dans l'exemple donné (Exemple 7), l'orateur pose lui-même cette question, question qui reste dans d'autres cas seulement implicite, faisant ainsi intervenir un rapport dialogique dans son monologue.

4.3.2 *La pseudo-clivée inversée*

Nous avons également dans notre corpus une proportion relativement importante de pseudo-clivées inversées. Dans notre

corpus, le constituant clivé (X) de la clivée inversée est dans pratiquement tous les cas le démonstratif THIS ou THAT.

- (8) . *it's really important how fat the dipole is, **that's** what this SLIDE shows (P2)*
(9) ***This** is kind of like what it all looks like in the LAB,
... Here's an OIL tank here (P3)*

Ces deux termes ont cependant des rôles différents en termes d'organisation informationnelle. THAT est anaphorique ; il indique à l'auditeur comment interpréter l'information qui vient d'être communiquée par le canal verbal. Il ralentit la progression discursive en résumant un court segment de discours avant l'annonce d'un nouveau segment.



- (8) *it's really important how fat the dipole is **that's** what this SLIDE shows (P2)*

THIS, en revanche, a une fonction déictique et pointe sur une information nouvelle communiquée par le canal visuel.



- (9) ***This** is kind of like what it all looks like in the LAB,
.... Here's an OIL tank here (P3)*

Le fait que les démonstratifs soient fréquemment employés dans la présentation orale scientifique nous semble pertinent : l'orateur est constamment en train de montrer le chemin afin que les auditeurs puissent s'orienter dans le discours. La pseudo-clivée inversée avec THAT se rapporte davantage au canal verbal et résume ce qui vient d'être dit, tandis que la pseudo-clivée avec THIS ouvre un nouveau segment présenté dans le canal visuel. L'utilisation complémentaire des deux démonstratifs dans les clivées inversées sert ainsi à intégrer les canaux de communication, le verbal et le visuel, et contribue considérablement à la clarté du discours.

Tout comme la pseudo-clivée régulière, les clivées inversées servent à segmenter le flot discursif continu en de petits segments plus 'digestes' et à créer des unités textuelles clairement bornées à gauche et à droite. Elles répondent donc aux contraintes

particulières du traitement en temps réel d'un discours oral à haute densité informative. L'article scientifique écrit n'est pas éphémère, et n'a sans doute pas besoin au même degré de ces rappels et signaux pendant le déroulement du discours.

4.4 Les dislocations à gauche

Pour les besoins de cette étude, nous avons seulement considéré comme dislocations à gauche les éléments disloqués ayant une vraie valeur référentielle. Nous n'avons pas pris en considération les détachements d'adverbe, d'adjectif et autres éléments non référentiels (Combettes 1998). Nous avons distingué trois types de dislocation (voir tableau 1) : des dislocations avec reprise anaphorique, des dislocations sans reprise et sans support syntaxiques (des topicalisations ou cadres) et des topicalisations introduites par un terme introducteur. Ce dernier type de dislocation est le seul à apparaître également dans notre corpus d'articles écrits, le seul peut-être à être toléré selon les normes de la communication écrite.

Les autres types de dislocation relevés, en revanche, – c'est à dire les dislocations avec reprise, et les dislocations sans reprise et sans support syntaxique, – n'apparaissent pas du tout dans notre corpus de textes écrits. Mais s'agit-il seulement d'une question de normes ?

Premièrement, nous considérons le cas des dislocations avec reprise anaphorique :

- (10) *Moving to the carbon FIBER cathodes, these are three-micron diameter carbon fibers (P13)*
(passant aux cathodes en fibre de carbone, celles-ci sont des fibres de carbone de trois microns de diamètre)

Le locuteur vient de décrire un type de cathode, il souhaite poursuivre avec la description d'un autre type – il lui faut donc activer ce référent qui tout en faisant partie de l'univers discursif n'est pas forcément présent dans l'esprit de l'auditeur à cet instant. Le recours au thème marqué permet au locuteur dans un premier temps d'annoncer un changement de direction et de nommer le nouveau thème (*'carbon fiber cathodes'*) avant de dire quelque

chose à son sujet dans la proposition principale. Ce type de construction est particulièrement utile à l'oral, car comme Knud Lambrecht (1994) l'a mis en évidence, il existe une contrainte cognitive sur le cumul de la fonction présentative et de la fonction prédicative en temps réel, une contrainte qui semblerait moins forte à l'écrit.

En segmentant ainsi son discours, au moyen d'un thème préjeté qui sera repris par un pronom dans l'énoncé prédicatif, le locuteur facilite sa propre tâche ainsi que celle de l'auditeur. D'une manière générale, les dislocations de ce type permettent plus de souplesse quant à l'ordre selon lequel les choses sont dites – permettant également, par exemple, comme dans ce cas, l'insertion de parenthèses/commentaires, avant la reprise anaphorique.

- (11) *the beam, although it's relativistic, it's still slower than the speed of light... (P14)*
(le faisceau, bien que relativiste, il a quand même une vitesse inférieure à celle de la lumière)

Néanmoins, ce sont les dislocations sans reprise (topicalisations et/ou cadres) qui sont les plus productives dans nos présentations orales. Il n'y a donc pas d'intégration syntaxique, le référent thématisé n'est pas directement impliqué dans des relations prédicatives avec d'autres constituants. Il joue cependant le rôle de thème ou plutôt de hyper-thème, car une fois introduit, il peut servir de centre organisateur de toute une séquence, ayant une zone d'action plus large que les dislocations avec reprise vues précédemment. Regardons deux exemples :

- (12) *Magnetic field.. as you see we've got insulating field here, at the end we have some wave field (P11)*
(champ magnétique.. comme vous voyez nous avons le champ isolant ici, au bout on a le champ associé à l'onde)
- (13) *The repetition rates...we've been up to a kilohertz for avalanche pulsers and on field effect transistors the repetition rate is limited only by the power supply (P9)*

(les taux de répétition ...on est arrivé jusqu'à 1 kHz pour les générateurs d'impulsion en avalanche et pour les transistors à effet de champ, le taux de répétition n'est limité que par l'alimentation)

Ici la mise en avant des groupes nominaux (*'magnetic field', 'repetition rates'*) fonctionne comme un type d'annonce, signalant un nouveau départ thématique. Chaque groupe porte un contour ascendant suivi d'une légère pause. Il s'agit en fait des titres de différents schémas qui figurent sur les transparents que l'orateur est en train de projeter. Les référents sont donc déjà accessibles, visuellement, dans le contexte énonciatif, mais ils ont besoin d'être activés afin d'être intégrés dans le commentaire verbal.

En effet, l'utilisation de la dislocation sans reprise semblerait être motivée par la nécessité pour l'orateur d'intégrer l'information visuelle dans son discours. La sémiotique visuelle permet la représentation simultanée de plusieurs référents – tous disposés dans un seul schéma ou configuration spatiale, ou tous présents sur le même transparent. Dans son commentaire verbal, en revanche, l'orateur est contraint d'introduire ces référents de manière séquentielle, et de les intégrer l'un après l'autre, dans son texte. En les plaçant ainsi en tête de l'énoncé (et en même temps les montrant physiquement sur le transparent) le locuteur les marque explicitement comme thème.

Nous avons été très frappées par le nombre élevé de topicalisations de ce type dans notre corpus. Nous nous sommes demandé si ce phénomène pouvait être considéré comme une caractéristique spécifique du genre que nous examinons. Afin de vérifier cette hypothèse nous avons donc étendu l'analyse à une trentaine d'autres communications orales dans les domaines de la géologie et de la médecine (Rowley-Jolivet 1998). Or nous constatons ici la même échelle de grandeur : ces topicalisations figurent en très grand nombre – loin devant les dislocations avec reprise anaphorique et celles précédées d'un terme introducteur. Nous aimerions suggérer deux explications de ce phénomène :

- La communication de congrès possède une très haute densité lexicale (48% – ce qui est plus élevée de 15% par rapport à celle de la conversation : Rowley-Jolivet 1998). Il y a donc potentiellement un nombre important de référents disponibles

dans l'univers discursif. Le locuteur a besoin en conséquence de nombreuses stratégies pour activer ces référents et de signaler aux auditeurs qu'il passe de l'un à l'autre.

- Le fait que le locuteur puisse signaler l'introduction ou l'activation d'un nouveau référent sans aucun support syntaxique semblerait suggérer que les référents ainsi activés sont facilement récupérables pour les auditeurs. Les auditeurs connaissent bien le domaine scientifique concerné (les connaissances supposées partagées sont étendues). De plus, dans la plupart des cas le référent est déjà activé dans le canal visuel et les auditeurs peuvent ainsi anticiper son activation dans le canal verbal (Rowley-Jolivet 2000).

D'une manière générale, toutes les dislocations relevées auraient tendance à coïncider avec un point important de l'organisation textuelle (un changement de direction, une précision, une conclusion). Il nous semble donc important de souligner que l'utilisation des différentes constructions 'disloquées' ne paraît correspondre en aucune manière à de simples lapsus ou ruptures dans la trame discursive – mais au contraire semblerait répondre à de véritables besoins sur le plan communicatif. Dans le discours spontané et même dans les monologues semi-préparés comme ceux de notre corpus, l'utilisation des structures disloquées pourrait être considérée comme résultant d'un effort d'adaptation de l'énonciateur aux données de la situation.

5. Conclusion

Nous espérons avoir démontré que la prise en compte de la situation discursive, à travers une étude de genre apporte un éclairage important à une étude de la structure informationnelle. Comprendre pourquoi certaines structures spécialisées sont privilégiées dans une situation d'interaction particulière nous renseigne sur l'utilisation des différentes stratégies informationnelles nécessaires pour maîtriser le flux d'information.

Tout comme l'article scientifique écrit, la communication orale de congrès possède une haute densité informationnelle. Dans les deux cas, le public visé se compose de spécialistes dans un domaine scientifique restreint – un domaine où les connaissances partagées sont étendues. Cependant dans le contexte énonciatif

précis de la communication scientifique de congrès il existe au moins trois facteurs spécifiques qui influencent les stratégies informationnelles adoptées et qu'il est nécessaire à prendre en considération.

Le premier facteur est le traitement de l'information en temps réel. L'orateur doit accommoder la haute densité informationnelle de son propos aux contraintes du traitement en temps réel. Les groupes nominaux complexes ainsi que les propositions longues, caractéristiques de la communication scientifique écrite sont difficiles à produire et traiter à l'oral et les structures qui permettent de les gérer telles que l'extraposition ou le passif s'avèrent donc moins nécessaires. En revanche les orateurs favorisent des énoncés courts avec des groupes thématiques simples. Ceci conduit à l'utilisation de procédés de segmentation (pseudo-clivées, inversion, dislocations), procédés qui ralentissent le flot discursif et permettent dans le cas des pseudo-clivées une certaine focalisation explicite.

Un autre facteur qui exerce une influence significative sur les stratégies informationnelles adoptées est la présence de l'auditoire. Devant un auditoire physiquement présent l'impersonnalité typique de l'article de recherche est moindre. Non seulement la nominalisation est-elle réduite, mais les précautions discursives si caractéristiques de la communication scientifique écrite, et qui nécessitent l'emploi de l'extraposition et du passif, sont peu employées. Les orateurs s'impliquent directement, privilégiant l'emploi de la première personne et un verbe à la forme active pour exprimer leurs jugements et commentaires.

Le troisième facteur ayant une incidence importante sur la stratégie informationnelle dans ce genre discursif est la nécessité, pour l'orateur, de gérer simultanément deux canaux de communication, le verbal et le visuel, et trois sémiotiques (une verbale, une visuelle et une mathématique). L'orateur doit donc constamment veiller à bien intégrer les informations visuelles, présentées sur les transparents dans la trame discursive. La représentation visuelle en science comporte une quantité importante d'informations spatiales, ce qui conduit à nombre d'hyperthèmes du type 'répartition dans l'espace', obtenus surtout grâce aux inversions, aux dislocations et aux pseudo-clivées inversées.

Ces facteurs ont une incidence directe sur les stratégies informationnelles employées et sur les structures syntaxiques privilégiées pour les mettre en œuvre. Certaines structures syntaxiques caractéristiques de la communication scientifique écrite sont moins sollicitées dans la communication orale. En revanche, les contraintes particulières liées à cette situation spécifique d'oralité conduisent à l'utilisation de certaines structures syntaxiques spécialisées très peu usitées dans le discours scientifique écrit.

Les applications pratiques potentielles d'une telle analyse sont nombreuses. En ce qui concerne l'enseignement de l'anglais langue étrangère, et en particulier la branche qui étudie l'anglais scientifique, il existe des implications didactiques importantes. L'étude actuelle fait partie d'un projet plus important où nous comptons comparer les stratégies informationnelles employées par des chercheurs anglophones et des chercheurs non-anglophones dans leurs présentations orales en anglais. Notre hypothèse de départ est que les structures syntaxiques spécialisées ne sont pas toujours employées efficacement par les locuteurs non-anglophones. Dans leurs présentations orales en anglais les locuteurs non-anglophones auraient tendance à privilégier des structures de l'écrit, telles que le passif et l'extraposition et en revanche à ne pas employer des structures caractéristiques de la communication scientifique orale telles que les pseudo-clivées et l'inversion. Par conséquent leurs présentations seraient plus difficiles à comprendre et à traiter.

En anglais où l'ordre des mots est relativement fixe, les structures syntaxiques spécialisées fournissent une certaine latitude sur le plan syntaxique. Elles permettent aux émetteurs d'adopter des stratégies informationnelles en fonction d'un genre de communication particulier ou d'un besoin spécifique. Différentes situations d'interaction nécessitent des solutions adaptées.

Shirley CARTER-THOMAS

OSTERLITS (UMR 7108)

&

Institut National des Télécommunications (INT)

9, rue Charles Fourier

91011 EVRY cedex

Shirley.Thomas@int-evry.fr

*Elizabeth ROWLEY-JOLIVET
OSTERLITS (UMR 7108)
&
ESPEO, Université d'Orléans
12, rue de Blois,
BP 6744
45067 Orleans cedex 2
Elizabeth.Jolivet@univ-orleans.fr*

APPENDICE 1 : Le Corpus

Le corpus utilisé pour cette étude comprend 9 présentations orales faites par des physiciens anglophones au congrès suivant ; les 9 articles proviennent des Actes de ce même congrès :

*Euro Electromagnetics. International symposium on
electromagnetic environments and consequences.*
Bordeaux, 30 mai–4 juin , 1994.

Les titres des articles (A) et des présentations orales (P) sont :

- A2 – P2 Sandia National Laboratories' high power electromagnetic impulse sources.
- A3 – P3 Stacked Blumlein pulse generators: versatile sources of high power repetitive waveforms.
- A4 – P4 High voltage pulse sharpening using nonlinear ferroelectric ceramic dielectrics.
- A5 – P5 Lightweight, tactical prime power for mobile pulsed power applications.
- A9 – P9 The development of high peak power solid state pulse generators.
- A11 – P11 Milo experiments and computer simulations.
- A13 – P13 Low-voltage, explosive whisker emission cathode studies.
- A14 – P14 Efficiency enhancement of high power vacuum backward-wave oscillators driven by short pulse and long pulse electron beams.
- A15 – P15 Nonlinear space-charge waves in an axially uniform waveguiding structure.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BANKS David, 1993, *Writ in water. Aspects of the scientific journal article*. E.R.L.A., Université de Bretagne Occidentale.

BIBER Douglas, S. JOHANSSON, G. LEECH, S. CONRAD & E. FINEGAN, 1999, *Longman grammar of spoken and written English*. Harlow : Pearson Education Ltd.

CARTER-THOMAS Shirley, 1998, *Organisation thématique et qualité textuelle : Une analyse des difficultés rencontrées par des élèves ingénieurs francophones lorsqu'ils rédigent en anglais*, Thèse de doctorat, Université de Paris V.

— 1999, “Thematic Networks and Text Type”. *ASp*, n° 23/26, Université Bordeaux II, 139-148.

— 2000, *La cohérence textuelle – pour une nouvelle pédagogie de l’écrit*, Paris, L’Harmattan, coll. Langue et parole.

CARTER-THOMAS Shirley & Elizabeth ROWLEY-JOLIVET, 2001, “Syntactic differences in oral and written scientific discourse: the role of information structure”, *ASp*, N° 31/33, Université Bordeaux II, 19-37.

CHAFE Wallace, 1987, “Cognitive constraints on Information Flow”, in Russell S. Tomlin (ed.), *Coherence and Grounding in Discourse*. Philadelphia : John Benjamins, 21-51.

COMBETTES Bernard, 1983, *Pour une grammaire textuelle. La progression thématique*, De Boeck-Duculot.

— 1998, “Thématisation, topicalisation et éléments non référentiels”, *Cahiers de Praxématique*, n°30, p. 133-159.

DANEŠ Frantisek, 1964, “A Three-Level Approach to Syntax”, *Travaux linguistiques de Prague*, vol. 1, 225-240.

— 1974, “Functional sentence perspective and the organisation of the text”, in Daneš (ed.), *Papers in Functional Sentence Perspective*, Prague, Academia.

ENKVIST Nils, 1991, “Discourse strategies and discourse types”, in Ventola E. (ed.) *Functional and systemic linguistics: approaches and uses*, Berlin, Mouton de Gruyter.

FERNANDEZ(-VEST) M.M. Jocelyne, 1994, *Les particules énonciatives*, Paris, PUF.

FIRBAS Jan, 1992, *Functional sentence perspective in written and spoken communication* ; Cambridge, Cambridge University Press.

LAMBRECHT Knud, 1994, *Information structure and sentence form*, Cambridge, Cambridge University Press.

ROWLEY-JOLIVET Elizabeth, 1998, *La communication scientifique orale. Etude des caractéristiques linguistiques et discursives d'un genre*. Thèse de doctorat. Université de Bordeaux 2.

— 2000, “Image as Text. Aspects of the shared visual language of scientific conference participants”, *ASp*, N° 27-30, Université Bordeaux II, 133-154.

— 2001, “Activating the passive. A comparative study of the passive in scientific conference presentations and research articles”, *Les Cahiers de l'APLIUT*, Vol. XX, N° 4, 38-52.

TARONE Elaine, S. DWYER, S. GILLETTE & V. ICKE, 1998, “On the use of the passive and active voice in astrophysics journal papers: with extensions to other languages and other fields”, *English for Specific Purposes* 17/1, 113-132.

THOMPSON Geoff, 1996, *Introducing Functional Grammar*. London : Arnold.

VENTOLA Eija., C. SHALOM & S. THOMPSON (eds.), 2002, *The Language of Conferencing*, Berlin, Peter Lang.

WEINERT Regina & J. MILLER, 1996, “Cleft constructions in spoken language”, *Journal of Pragmatics*, 25, 173-206.